

Hans Magnus ENZENSBERGER, *Jeu de construction pour une théorie des médias*, suivi de *Usages d'une théorie marxiste des médias*

Dijon, Les Presses du réel, coll. Médias/Théories, 2021, 304 pages.

Émilie Martini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30736>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.30736](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.30736)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2022

Pagination : 612-615

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Martini, « Hans Magnus ENZENSBERGER, *Jeu de construction pour une théorie des médias*, suivi de *Usages d'une théorie marxiste des médias* », *Questions de communication* [En ligne], 42 | 2022, mis en ligne le 01 février 2023, consulté le 13 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/30736> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.30736>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

avec des indicateurs de performance (KPI) propres aux médias sociaux. Le contexte socio-économique actuel qui incorpore de plus en plus le numérique aux pratiques crée de nouveaux besoins auxquels tente de répondre un panel de néo-professions dont une vingtaine sont présentées dans cet ouvrage. En guise de conclusion et d'ouverture, un temps accordé à une réflexion autour de la prospective en communication marketing vient clore cet ouvrage avec les deux derniers chapitres. Révélant que « les organisations accordent de plus en plus de place à la communication dans leur croissance » (p. 213), l'auteur propose une prospective contemporaine dont les « intentions sont d'éclairer l'action présente à la lumière du futur, explorer des avenir multiples et incertains, adopter une vision globale et systématique », par la méthode des scénarios possibles « très qualitative et en rupture avec la comptabilité rigide habituelle des plans de communication marketing » (p. 214).

Cet ouvrage s'adresse à tous types de publics souhaitant se familiariser avec les principes de base de la communication marketing. Mais il ne saurait être véritablement question grâce à celui-ci de construire des solutions prescriptives préfabriquées et applicables grâce aux outils auxquels il introduit puisque, comme il le souligne, « Après est-ce bien raisonnable de faire confiance aux machines ? » (p. 254).

Justine Benhamou

Université Bourgogne-Franche-Comté, Cimeos,
F-21000 Dijon, France
justine.benhamou@univ-fcomte.fr

Hans Magnus ENZENSBERGER, *Jeu de construction pour une théorie des médias, suivi de Usages d'une théorie marxiste des médias*

Dijon, trad. de l'allemand par C. Letawe, Les Presses du réel, coll. Médias/Théories, 2021, 304 pages.

Il est des textes dont on sort rassasié intellectuellement, rempli-e d'une quantité de matériau, à travailler, à faire travailler, à laisser travailler en nous. C'est le cas de l'ouvrage *Jeu de construction pour une théorie des médias, suivi de Usages d'une théorie marxiste des médias*, dirigé par Jeremy Hamers et Céline Letawe. L'ouvrage, paru en 2021 et introduit par J. Hamers, est composé de neuf textes. Il vient combler un manque avec la traduction par C. Letawe de l'essai de Hans Magnus Enzensberger *Baukasten zu einer Theorie der Medien*, paru pour la première fois en 1970 dans la 20^e livraison de la revue *Kursbuch*, fondée par H. M. Enzensberger et éditée, au moment de cette publication, par Suhrkamp. Un manque

car ce texte est assurément un de ceux que tout-e théoricien-ne, sociologue ou chercheur-e dans le domaine de la culture et de la communication doit doter sa mallette d'outils. Le texte n'avait pas encore été traduit en français, à la différence de nombreux autres ouvrages ou recueils de textes de l'auteur – citons seulement *Culture ou mise en condition ?* paru en 1965 aux éditions Les Lettres nouvelles (traduit de l'allemand par B. Lortholary), ou *Médiocrité et folie*, sorti chez Gallimard en 1991 (traduit de l'allemand par P. Gallissaires et R. Simon). C'est précisément sur cette histoire que le chapitre de Grégory Cormann propose de revenir, pour l'appréhender non comme un oubli, mais bien précisément comme une démarche quelque peu volontaire de l'auteur et provenant des conditions dans lesquelles le texte a été écrit et dont il porte encore les traces. Ces traces, G. Cormann propose de les suivre et de les reconstituer. Car appréhender ce texte implique d'aborder son histoire et sa généalogie, l'enchevêtrement de pensées dont il regorge, et qu'il a provoquées.

En lisant cet ouvrage collectif, c'est donc à plusieurs voyages que le lecteur/la lectrice est convié-e. Un voyage dans le temps – le milieu intellectuel qui imprègne la pensée de H. M. Enzensberger, notamment les relations de pensée franco-allemandes des années 1950 aux années 1970 ; un voyage dans l'espace – la réception de son texte dans une partie du monde anglophone et dans le contexte italien des années de plomb ; et, finalement, un voyage dans la pensée de nombreux auteurs – sont convoqués, entre autres, Bertolt Brecht, Walter Benjamin, Theodor W. Adorno, Frantz Fanon, Jean Baudrillard, Claude Lévi-Strauss, Marshall McLuhan, et la liste est encore longue. Bien plus encore, il invite à l'écart, à la distance prise envers soi-même et envers la pensée, un geste entretenu par H. M. Enzensberger lui-même, « pour que la critique soit encore possible » (p. 17), comme le rappelle J. Hamers dans son introduction. Si le texte se présente sous l'image (ou la forme) d'un kit de construction, qui recompose encore et encore avec ses éléments, l'image qui vient lorsqu'on lit l'ouvrage collectif est davantage celle de l'enfant qui détruit un jeu déjà monté (le texte de H. M. Enzensberger), pour le reconstruire une nouvelle fois à nouveaux frais (le travail des auteur-es). En cela, le geste des auteur-es du présent ouvrage rejoint ce que François Provenzano évoque dans le dernier chapitre à propos du rôle que prend l'imaginaire de l'enfance chez W. Benjamin, c'est

un geste subversif, de résistance, en quelques mots, une activité de la pensée encore en mouvement.

Mais revenons d'abord à ce texte, écrit en 1970 par H. M. Enzensberger. Ce dont il est question, ce sont les forces productives à l'œuvre dans les nouveaux médias, à savoir les médias électroniques, et ainsi la potentialité même de la subversion par la libération de celles-ci. En reprenant l'analyse du capitalisme et de ses contradictions dans la droite ligne de Karl Marx, H. M. Enzensberger invite à penser les nouveaux médias de masse selon la même logique, en déplaçant de ce fait l'accent vers la superstructure. Ainsi chaque média contient-il intrinsèquement – ou plutôt structurellement – une potentialité à la subversion, si les conditions permettant aux forces productives de se développer ne sont pas entravées, et surtout si elles sont accompagnées dans ce sens. L'entrave ne résulte pas uniquement, selon l'auteur, des fonctionnements du capitalisme – ce sur quoi il reviendra plus tard dans un texte également publié dans le recueil, « L'Évangile digital » –, mais également de la réticence d'une partie de la gauche à reconnaître ces mêmes forces productives, une position qui la conduit alors à se détourner des nouveaux médias de masse. Selon l'auteur, ces derniers seraient pourtant égalitaires par leur structure et « orientés vers l'action » (p. 31), en opposition à la culture bourgeoise et à ses médias plus traditionnels comme la littérature écrite (p. 49). H. M. Enzensberger construit bien évidemment des figures – explicites et implicites, de personnes et d'objets – contre lesquelles il se dresse pour pouvoir élaborer son « kit de construction », et adresser un message clair : chacun et chacune peut (re)prendre en main les nouveaux médias et devenir un « manipulateur ». Cette figure du manipulateur est à la fois un repoussoir pour l'auteur, quand elle évoque la critique formulée par la Nouvelle Gauche de la manipulation dont sont victimes les individus, et par un jeu sur le sens, c'est également la figure qu'il invoque pour inviter tout un chacun à littéralement « prendre en main » le matériau (p. 30), et donc à s'appropriier ces outils. C'est sur ce point qu'il a notamment été relié à différentes pratiques médiatiques dont l'émergence de l'usage militant de la vidéo (p. 7), par exemple. S'agissant de la mise en place d'une « stratégie socialiste », cette réappropriation ne peut être que collective, et, comme l'auteur le rappelle, l'utilisation personnelle de la vidéo amateur ne saurait satisfaire à cette condition. C'est ainsi la tâche d'une « théorie socialiste des médias » que de « travailler sur cette contradiction » (p. 22) entre forces productives et rapports de production, et de briser l'isolement des

individus en appelant à une « intervention collective et organisée » (p. 36).

Dans un chapitre retraçant l'histoire de la « non-traduction » du texte en français, G. Cormann revient sur le débat Baudrillard-Enzensberger, en pointant le fait qu'à défaut de traduire le texte de H. M. Enzensberger, J. Baudrillard lui a cependant bien répondu, une réponse qui a conditionné sa réception en France (p. 107). Cette réponse, nous la trouvons dans le texte « Requiem pour les médias », un texte déjà paru en 1972, et qui a été republié dans l'ouvrage collectif dont il est question ici. Un point du débat, parmi tant d'autres, mérite d'être soulevé. Le texte s'articule notamment autour d'un désaccord fondamental, à savoir la possibilité de réponse, et donc d'interactivité, que contiennent les médias. Dans le texte de H. M. Enzensberger, un média tel qu'un transistor radio par exemple est bien un récepteur mais il contient également la potentialité d'être émetteur (p. 24). En cela, il rejoint l'idée évoquée plus haut laquelle la structure même des nouveaux médias recèle en elle-même des potentialités qu'il s'agit de libérer. J. Baudrillard prend le contrepied de cette analyse, en affirmant notamment que la caractéristique principale de ces nouveaux médias est bien justement de ne pas pouvoir offrir une possibilité de réponse de la part des usagers/usagères. Ils sont ceux qui « parlent », mais surtout « ils sont ce qui interdit à jamais la réponse » (p. 64). Plus encore, il appelle à remettre en cause la structure émetteur-message-récepteur héritée notamment de la linguistique structurale (p. 73) et dans laquelle H. M. Enzensberger serait pris au piège, ce qui empêcherait toute « critique radicale de cette matrice idéologique qu'est la théorie de la communication » (p. 73). À ce stade de la rédaction, il serait difficile ici de ne pas faire le lien avec l'étude sur la radio que T. W. Adorno a menée lors de son exil aux États-Unis, conduite notamment lors de sa (brève) collaboration avec Paul Lazarsfeld. En effet, l'un des apports majeurs de celle-ci, reconstituée et publiée de manière posthume en anglais en 2006 aux éditions Suhrkamp puis en français sous le titre *Current of Music. Éléments pour une théorie de la radio* (Paris/Québec, Éd. de la Maison des sciences de l'homme/Presses de l'Université Laval, 2010), est ce que l'auteur appelle « la voix de la radio » (Adorno T. W., 2010, p. 67), à savoir l'idée selon laquelle l'auditeur/l'auditrice a l'impression que la radio lui parle directement. Corollairement, cette voix est celle à laquelle on ne peut pas répondre et qui fonde ainsi « l'autorité de l'outil » (Adorno T. W., 2010, p. 68). Il est vrai que l'absence totale – à part une simple mention – dans l'ouvrage collectif de cette recherche, pourtant très

proche – même dans la contradiction – à la fois des propos de H. M. Enzensberger et de J. Baudrillard, reste énigmatique, même si le contenu de l'étude publié à l'époque par bribes aux États-Unis et en Allemagne était probablement inconnu de H. M. Enzensberger lors de l'écriture de son *Jeu de construction*.

Pourtant, la première génération de la Théorie critique de l'École de Francfort est bien présente en filigrane dans le texte de H. M. Enzensberger, comme le soulignent nombre de contributions de cet ouvrage collectif. Pensons seulement à la notion même de « *Bewusstseins-Industrie* » – traduit par « industrie de la conscience » ou « façonnement industriel des esprits » – utilisée par H. M. Enzensberger dès son texte de 1962 portant le même nom, très proche de la notion d'« industrie culturelle » dont il fait justement la critique (p. 153). T. W. Adorno est bien une des figures à partir de et contre laquelle H. M. Enzensberger se dresse, l'incarnation de cette gauche intellectuelle pessimiste qui ne se saisit pas de la potentialité de ces nouveaux médias. À ce titre, il est intéressant de noter que c'est également selon cette lecture que le texte *Jeu de construction* a été reçu par une partie des intellectuel·les et de la gauche en Italie lors de ses deux traductions en 1971, puis en 1976. À travers le chapitre d'Andrea Cavazzini, nous découvrons la réception du texte de H. M. Enzensberger, mais également une histoire intellectuelle – et politique – italienne de l'édition dans les années 1970 fort intéressante. C'est ainsi « dans un débat dense et complexe qui anime le monde intellectuel et politique italien » (p. 166), caractérisé notamment par l'essor d'une Nouvelle Gauche prompte à se tourner davantage vers l'utilisation des médias de masse et des pratiques militantes, que s'inscrit la réception de ce texte. Un public « d'intellectuels-masse », socialisé à la fois par l'industrie culturelle et le militantisme (p. 147).

Il est toujours bien commode de prendre une figure, T. W. Adorno dans ce cas, et une notion, l'industrie culturelle, pour former des « adversaires » contre qui formuler sa pensée. C'est là un exercice théorique souvent mobilisé, il s'agit du débat des idées, de l'échange et de la confrontation, qui passe parfois par une caricature de la pensée de l'autre. Dans le cas qui nous intéresse ici, on ne saurait assez souligner l'importance qu'ont pris dans la pensée de T. W. Adorno, et d'une grande partie de la première génération de la Théorie critique, les études empiriques qu'ils ont menées en Allemagne d'abord, mais également lors de leur exil aux États-Unis. C'est durant cette période que Max Horkheimer et T. W. Adorno ont notamment rédigé l'ouvrage *La Dialectique de la raison* paru d'abord en

1944 de manière confidentielle, puis officiellement en 1947 (pour la version française : Paris, Gallimard, 1974), au sein duquel figure le texte désormais bien connu « La production industrielle de biens culturels », et dont la réflexion de H. M. Enzensberger porte manifestement les traces. Mais c'est aussi lors de cet exil que T. W. Adorno a effectué l'étude mentionnée précédemment et qui invitait la radio à « produire un son qui lui soit propre », au lieu de vouloir « imiter » les autres formes de production culturelle pour qu'elle soit « véritablement en adéquation avec ses potentialités » (Adorno T. W., 2010, p. 86). Difficile alors d'affirmer que nous sommes dans un rejet total de cet outil médiatique, et les deux œuvres citées méritent également d'être lues sous le prisme de la constellation. Il serait bien trop long de répondre à l'accusation d'une pensée non dialectique adressée par H. M. Enzensberger dans ce court compte rendu, mais à tout le moins il faut désormais reconnaître que l'auto-isolement philosophique souvent attribué à M. Horkheimer et T. W. Adorno relève bien plus d'une lecture opportune que de la réalité.

C'est notamment sur ce point que revient le chapitre de J. Hamers, « Brecht, Benjamin, Adorno et la potentialité des médias », en mobilisant les écrits de T. W. Adorno sur la télévision, la théorie de la radio de B. Brecht et deux essais de W. Benjamin, en montrant que cette dichotomie « média-optimiste et média-pessimiste » (p. 241) est bien plus complexe que ce qui est présenté usuellement. Dans un jeu de convergence et de divergence entre les quatre auteurs, composé, décomposé et recomposé au fil du chapitre, c'est finalement sous la notion empruntée à T. W. Adorno de « potentialités » des médias de masse que l'auteur en vient à les réunir. Ce terme, en opposition à celui de « possibilités », incarne alors le « retournement du langage même du médium contre ce qui le définissait » (p. 252), un espoir qui serait partagé par les quatre penseurs.

Si plusieurs chapitres de l'ouvrage collectif abordent la dimension généalogique de la pensée de H. M. Enzensberger, Alasdair King montre, quant à lui, à travers sa réception dans une partie du monde anglophone la manière dont ce texte constitue également « les prémices d'un nouvel épistémé » (p. 143), une lecture qu'il emprunte à György Túry. Tourné alors vers l'avenir, H. M. Enzensberger aurait perçu dès les années 1970 et à partir de sa critique de Georg Lukács et de M. McLuhan que les deux voies qui

s'ouvraient face à ce « présent [...] visible » (p. 143) étaient celles du socialisme ou du néolibéralisme.

En outre, si force est de constater que sa « stratégie socialiste » n'a pas été réalisée, H. M. Enzensberger fait partie de ces auteurs qui n'ont eu de cesse « d'affronter la puissance de l'industrie de la conscience [*Bewusstseins-Industrie*] » (p. 171), comme nous pouvons le découvrir dans le chapitre écrit par Igor Krtolica. Celui-ci dégage ainsi trois moments dans l'œuvre de H. M. Enzensberger, trois stratégies qui correspondent à différents moments de sa pensée, et qui peuvent se résumer par le retournement de l'adversaire, le corps-à-corps, et l'esquive (p. 171). Ces différentes stratégies ne sauraient faire oublier l'idée centrale du « Jeu de construction », à savoir le fait que « l'industrie de la conscience » repose sur une logique contradictoire qu'elle ne peut elle-même maîtriser, et qui fait d'elle, comme l'affirme I. Krtolica, « un colosse aux pieds d'argile » (p. 183). Néanmoins, l'auteur montre que dès les années 1980, H. M. Enzensberger se tournera davantage vers la recherche de « ce résidu irréductible » ou de « cet infime écart [dans lequel] se logent désormais les ressources de la pensée critique » (p. 211). Dans « L'Évangile digital », un texte que H. M. Enzensberger écrit en 2000 et qui est reproduit dans cet ouvrage, l'auteur prend en effet sa propre analyse des années 1970 à contrepiéd, en affirmant que « la prophétie du pouvoir émancipateur des nouveaux médias se révèle trompeuse » (p. 271). Face à l'accélération des médias et aux quantités grandissantes de données, l'auteur constate que la propriété fondamentale de l'interactivité qu'il avait tant revendiquée est désormais la banalité (p. 271). La structure des médias n'aurait donc pas résisté à l'affirmation selon laquelle « le vrai évangéliste de la toile, c'est le capital » (p. 269), un capital qui s'empare du langage, des discours et des interactions.

H. M. Enzensberger appartient ainsi à ces auteur·es qui ont prolongé et entretenu le geste critique en conservant l'idée d'une potentielle (et non possible) émancipation et qui ont réfléchi après la Seconde Guerre mondiale aux conditions qui entravaient celle-ci mais, surtout, qui ont cherché des moyens de le dire qui performant déjà un geste émancipatoire. F. Provenzano revient sur « ce principe esthétique libérateur » (p. 291) dans le texte qui conclut l'ouvrage, en faisant un détour par le regard de W. Benjamin et de Siegfried Kracauer sur l'univers de l'enfance et son imaginaire, comme nous l'avons indiqué au début du présent texte. À ce stade, après avoir démontré la richesse de cet ouvrage, nous nous permettrons de noter un tout petit bémol en prenant

pour exemple ce dernier chapitre, davantage consacré à la pensée benjaminienne. Parfois, H. M. Enzensberger semble quelque peu disparaître sous tous ces enchevêtrements de pensée dont les auteurs ont démontré la constellation. À ce titre, si nous avons pu expérimenter directement par la lecture le « jeu de construction » cher à H. M. Enzensberger – en témoignant par exemple la structure et les différences typographiques au sein du texte – nous restons un peu sur notre faim quant à cette pratique chez l'auteur. Par ces quelques paragraphes, nous espérons néanmoins avoir apporté notre petite pierre à l'édifice en construction. Nous pourrions relire le *Jeu de construction* avec le regard presque amusé (voire arrogant) du chercheur ou de la chercheuse qui vérifierait une prédiction qui aurait failli ou réussi, ou qui chercherait à l'appliquer mécaniquement à une série d'enjeux actuels. En effet, il y aurait fort à dire sur la question de l'interactivité des médias aujourd'hui. Nous resterons néanmoins prudent·es, suivant le souci de J. Hamers de ne pas plaquer le texte sur une série de dispositifs contemporains (p. 226-227), tout en reconnaissant les potentialités d'actualisation que recèle la traduction de ce texte et les débats qu'elle pourra susciter, tant dans le champ de la *praxis* que dans celui de la théorie de la communication.

Émilie Martini

Université de Lausanne, Institut des sciences sociales,
Lacaus, CH-1015 Lausanne, Suisse
emilie.martini@unil.ch

Nathalie HEINICH, *Ce que le militantisme fait à la recherche*
Paris, Gallimard, coll. Tracts, 29, 2021, 48 pages

Nathalie HEINICH, *Défendre l'autonomie du savoir*
Paris, Fondation pour l'innovation politique, 2021,
52 pages

Dans les deux courts textes qu'elle a fait paraître en mai et novembre 2021, *Ce que le militantisme fait à la recherche* (désormais T.) et *Défendre l'autonomie du savoir* (désormais D.), Nathalie Heinich aborde la problématique de l'indépendance de l'enseignement et de la recherche vis-à-vis des pressions qui pèseraient sur le monde académique. Les deux publications diffèrent avant tout par le ton ; l'auteure semble en effet avoir scindé son propos en une approche plus engagée dans un premier temps, et une approche plus analytique en second lieu. Leur objet reste en revanche le même, quoique le second texte, publié six mois plus tard, ouvre davantage la focale aux menaces externes à l'université (pressions économiques, religieuses, politiques), et non pas seulement internes (idéologiques, militantes). Cet